

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX

Rue Impériale, 33.

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures



RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

GRAND-THÉÂTRE-IMPÉRIAL

DIRECTION DE M. L'HERBLAY

Année Théâtrale 1869-1870

PROSPECTUS

AU PUBLIC LYONNAIS

MESSIEURS,

A la veille d'ouvrir la saison théâtrale, j'ai l'honneur de soumettre à votre appréciation le tableau de la troupe appelée à desservir le Grand-Théâtre-Impérial pendant le cours de cette campagne.

La plupart des noms qui composent le personnel vous sont connus, car je me suis appliqué à réunir les artistes qui avaient su déjà mériter vos sympathies. Quant aux nouveaux venus, leur passé me donne la conviction qu'ils sauront vous satisfaire.

Par ces temps où la disette de sujets lyriques de premier ordre est si grande, j'ai dû, Messieurs, m'imposer de sérieux sacrifices pour arriver à composer une troupe réellement digne de vous : je crois y avoir réussi, et votre approbation sera ma plus douce récompense.

Soyez convaincus, du reste, Messieurs, que, comme par le passé, je m'appliquerai sans cesse à mériter vos sympathies et vos encouragements, qui jusqu'à présent ne m'ont pas fait défaut.

Daignez agréer, Messieurs, l'assurance de mon profond respect.

D'HERBLAY.

Tableau du personnel du Grand-Théâtre-Impérial

Administration

MM.	
G. D'HEROU...	Régisseur général, chargé de parler au public.
DALIA.....	Secrétaire et Régisseur.
DOUGUE.....	Régisseur des chœurs.
DIDIER.....	Contrôleur général et Caissier.
BLOD.....	Costumier.
TONY BALME..	Machiniste en chef.
LABIE.....	Préposé à la location.

Grand-opéra, opéra-comique et traductions

MM.	
DULAURENS...	Fort premier ténor de grand-opéra.
SYLVA.....	Fort ténor en double.
LHERIE.....	Premier ténor léger.
BARBOT.....	Fort second ténor, des premiers.
MONNIER.....	Premier baryton.
FETLINGER...	Baryton double, grand coryphée.
MARTHIEU...	Première basse de grand-opéra.
DANGUIN.....	Première basse d'opéra-comique, deuxième de grand-opéra.
DUBOIS.....	Basse comique, des secondes basses.
FÉRET.....	Trial.
GUSTAVE.....	Laruelle.
DARROIS.....	Second et troisième ténor.
LAMY.....	Coryphées basses.
MILAN.....	
DANIEL.....	Coryphées ténors.
BORDET.....	

Mmes

DE TAISY.....	Forte chanteuse Falcon.
BARETTI.....	Chanteuse légère d'opéra-comique.
SALLARD.....	Chanteuse légère de grand-opéra.
PEYRET.....	Forte chanteuse Stolz.
DARTAUD.....	Première Dugazon, jeune chanteuse.
VERGER.....	Seconde Dugazon.
MATHILDE...	Troisième Dugazon.
GOURDON.....	Mère Dugazon, duègne.

Ballet

MM.	
VINCENT.....	Maître de ballet.
BOTTON.....	Régisseur du ballet.
VINCENT.....	Premier danseur noble.
E. GINET.....	Deuxième danseur.
RUBY.....	Premier danseur comique.
DUMONT.....	Deuxième et troisième danseur.
BOTTON.....	Rôles mimes.

Mmes

HENNECART...	Première danseuse noble.
L. REUTERS...	Première danseuse demi-caractère.
BERTHE.....	Secondes danseuses.
GUERRA.....	
EL. REUTERS...	Seconde et troisième danseuse.
CORNAGLIA...	
JULIA SAGE...	Troisièmes danseuses.
DELSUC.....	
CLAIRE.....	
ARMAND.....	
CHAMPAVERT...	
VENTURE.....	Coryphées.
BOINON.....	

Orchestre

MM.	
JOS. LUIGINI..	Premier chef d'orchestre.
COUARD.....	Deuxième chef, premier répétiteur des chœurs.
FEUGIER.....	Chef d'orchestre du ballet.
FOUET.....	Accompagnateur, répétiteur au piano, organiste.
DUTERTRE....	Harpiste.
REMANDET....	Répétiteur du ballet.

Premiers Violons. — MM. Lapret, A. Luigini fils, violons solos; Feugier, Comte, Remandet, Schillio, Moya, Maurin.

Deuxièmes Violons. — MM. Alday, Bernet, chefs d'attaque; Joanon; Georges, répétiteur des chœurs; Hilaire, Fichet, Grenier, Nœgelin.

Altos. — MM. Reisch, alto solo; Olympe Vernet, répétiteur des chœurs; Joly, Nantas.

Violoncelles. — MM. Knugely, violoncelle solo; Bédetti aîné, Burger, Bédetti jeune, Vidal.

Contrebasses. — MM. Marchand, chef d'attaque; Pucetti, Garcin, Navissant, Lang.

Flûtes. — MM. Nauwelaers, Alrit, solis.

Hautbois et Cors anglais. — MM. Fargues, solo; Raymond.

Clarinettes. — MM. Maron, Gibert, solis.

Bassons. — MM. Demense, solo; Bonnefoy.

Cors. — MM. Lartelier, solo; Dujast, premier pupitre; Grimeur, Barthel, deuxième pupitre.

Pistons. — MM. Chaulet, solo; Moya père.

Trombones. — MM. Billié, Gentil, Pepé.

Timbalier. — M. Fouet.

Grosse Caisse. — M. Planche, bibliothécaire.

Ophicléide. — M. Rosotte.

Triangle. — M. Nœgelin jeune.

GRAND-THÉÂTRE

Il n'y a pas de grands changements dans le personnel de notre Grand-Théâtre dont on a lu plus haut le prospectus : si nous avons perdu quelques artistes aimés, d'un autre côté il nous en revient comme M^{me} Sallard et M. Dulaurens, qui avaient laissé à Lyon un trop bon souvenir pour que leur retour ne soit pas favorablement accueilli.

L'exactitude étant aussi bien la politesse des directeurs que celle des rois, l'ouverture de notre Grand-Théâtre a eu lieu à sa date : et, le 1^{er} septembre, le rideau se levait sur *Robert le Diable*, l'inévitable opéra de toute ouverture théâtrale.

Le public était dans des conditions qu'on ne saurait dire malveillantes, mais qui, évidemment, penchaient du côté de la gouaillerie : on avait envie de rire et de s'amuser.

Je voudrais bien que ces aimables farceurs qui trouvent charmant d'égayer

une représentation de début, puissent voir ce qui se passe dans les coulisses. Les artistes n'y sont pas d'une gaieté folle; les plus braves, les plus aguerris, les plus habitués au succès, sont en proie à une émotion qui leur étranglent le gosier et paralysent leurs moyens : chantez donc dans de pareilles conditions.

S'il est des représentations où le public devrait se montrer réservé, ce sont précisément ces représentations de début, pendant lesquelles l'artiste, l'oreille au guet, anxieux, tourmenté, écoute, — tout en chantant, — les bruits de la salle; — je ne demanderai pas au public d'être bienveillant, mais simplement d'être calme, afin de ne pas tenir, en quelque sorte, le pauvre chanteur sous une menace perpétuelle.

Mais, je le répète, les dispositions du public, si elles étaient gouailleuses, n'étaient pas malveillantes, et la preuve c'est qu'il a applaudi M^{me} de Taisy avec enthousiasme, et acclamé l'admission de M^{lle} Hennecart et Barbot : il a fait aussi un très-bon accueil à M^{me} Sallard et à M. Dulaurens, qui, quoique anciens pensionnaires de notre Théâtre et artistes aimés du public, n'ont point réclamé de privilèges et se sont soumis comme de nouveaux venus aux trois débuts réglementaires, — ils seront les bienvenus.

L'admission de M. Marthieu a été — quelque peu contestée, — mais cet artiste a triomphé, et la majorité a été pour lui.

Le lendemain c'étaient les débuts de l'opéra-comique, on chantait la *Fille du Régiment*. Les dispositions du public étaient tout autres que celles du public de la veille : — c'était une véritable fête pour laquelle il n'y avait qu'applaudissements. — On a applaudi M. Barbot, M^{lle} Baretti, toujours jolie, chanteuse et comédienne accomplie, — M. Gustave, un vieil ami, — enfin, on a acclamé l'admission de M. Danguin. Pour que rien ne manquât à la fête, et pour bouquet

final, on a rappelé les artistes à la chute du rideau. En un mot, soirée charmante pour tous, aussi bien pour les artistes que pour le public.

La soirée de vendredi a été aussi bonne que celle de jeudi; on chantait *Lucie* : — Grand et légitime succès pour M^{me} Sallard et M. Dulaurens, qui ont été rappelés à diverses reprises; heureux et brillant début de M. Monnier, baryton.

La soirée a commencé par les *Désespérés*, pièce dans laquelle un vieil ami du public a fait sa rentrée; pure affaire de forme, et applaudissements sur toute la ligne.

Ernest DUPUIS.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

L'administration théâtrale a achevé sa saison d'été aux Célestins sans le secours d'un artiste parisien; et pour cela elle a entassé Pelso sur Ossa, reprises sur reprises : — On s'étonne en vérité que nos pauvres artistes puissent suffire à un pareil travail.

Malgré la précipitation avec laquelle ont été montés ces grands ouvrages tels que les *Mystères de Paris*, l'*Homme au masque de fer*, le *Fils du Diable*, etc., l'ensemble en est satisfaisant, et quelques-uns de nos artistes réussissent à se faire remarquer et applaudir.

Le *Fils du Diable* mérite une mention particulière, l'œuvre est originale et féconde en émotions imprévues, et elle est particulièrement bien jouée par trois artistes d'un véritable talent, MM. Montbazou, Cazaubon et Harville. — Si vous aimez au théâtre les scènes dramatiques, s'il vous plaît de sentir un frisson de terreur parcourir votre corps, allez voir le *Fils du Diable*, vous serez servi à souhait.

Nous voilà entrés dans la période des représentations à bénéfice, nous allons voir défiler les nouveautés dans lesquelles nos artistes pourront se faire apprécier à leur juste valeur, en ayant plus de temps pour apprendre leurs rôles, et composer leurs personnages.

L'ensemble de la troupe est excellent, et peut affronter toutes les nouveautés avec la certitude d'une réussite et d'un succès.

ERNEST DE C.

UNE LÉGENDE

J'avais maintes fois, dans mes excursions de chasse, passé devant cette ferme sans m'y arrêter jamais. Tout autre qu'un chasseur l'eût examinée pourtant, mais un chasseur n'a de regards que pour le gibier qu'il poursuit. Elle porte un joli nom : celui de ferme de Dame-Alice. C'était jadis un château-fort, aux murailles épaisses, aux tours percées de sarbacanes et couronnées de créneaux, aux larges fossés sur lesquels se levait et s'abaissait la plate-forme des ponts-levis. Mais le temps et les hommes ont travaillé pour le détruire, les murs lézardés perdent leurs pierres disjointes, l'eau ne court plus dans les fossés comblés, et le long des tours ruinées grimpe un lierre touffu au feuillage toujours vert. Tout se transforme et change. Le manoir d'autrefois est devenu une ferme qu'il faudrait réparer, et l'opulent châtelain un fermier mal à son aise.

A ma première sommation, la porte s'ouvrit toute grande, et en moins de rien nous fûmes tous installés, chiens, chevreuil et chasseur. Le feu pétillait dans l'âtre, le fermier descendit à sa cave, et une omelette au lard, préparée par les mains habiles de sa femme, chantait déjà dans la poêle.

Dans la salle où nous étions, je regardais particulièrement la cheminée, d'abord pour l'omelette, ensuite pour elle-même. Cette cheminée avait des dimensions extraordinaires. Un arbre tout entier y serait entré sans se gêner et même en se gênant. Au fond, sous un amas de suie, se distinguait encore un écusson marqué de fleurs de lys et surmonté d'une inscription où je crus lire les noms de Henri et de dame Alice. Évidemment, il s'était passé là quelque insignifiant ou curieux épisode qui, tombé dans les oubliettes de l'histoire, vivait encore sous le manteau de la cheminée, et j'étais sur la trace d'aventures dont cette plaque noircie conservait le souvenir et rendait témoignage.

Je vais raconter au pas de course ce que le fermier m'apprit et ce qui est resté à l'état de tradition dans la mémoire des habitants du pays.

Autrefois, — au temps où le roi Henri guerroyait, — la ferme était un château-fort qui commandait aux villages et aux routes de la plaine : le châtelain était un homme d'importance, baron de plusieurs baronnies, et seigneur d'une infinité de lieux. Il avait un étang où pêcher, des bois où chasser, et des terres où récolter. Ce devait être un homme heureux.

Mais non content de dimer ses vassaux et de courtoiser ses vassales, l'envie lui prit de jouer au politique. Ligueur forcené et soucieux de son salut, il se fit précéder dans l'autre monde d'un nombre raisonnable de protestants, et il croyait plaître à Dieu en préférant le roi d'Espagne au roi de France, et les Guises aux Bourbons. Aussi quand Henri IV, commençant la campagne qui se termina par la victoire de Fontaine-Française, se présenta devant son château, il lui en ferma les portes le plus grossièrement qu'il pût.

Le châtelain, non content de refuser

l'hospitalité au roi de France, se mit à le canonner de son mieux. Il tombait de l'incivilité dans la rébellion et rendait son cas pendable. Le roi se trouvait donc arrêté devant cette bicoque, n'ayant pas le temps d'en faire le siège et ayant besoin de la prendre. Il donna l'assaut et fut repoussé, revint à la charge et ne réussit pas. C'est, je crois, le moment d'introduire mon héroïne en scène et de parler de dame Alice.

Alice, à ce qu'on prétend, était la fleur d'un village voisin. Elle était, cela va sans dire, spirituelle comme on n'en voit pas, et jolie comme on n'en voit plus. J'aime à croire que les siècles qui ne sont plus fourmillaient de jolies filles, et que c'est l'abondance du passé qui fait la stérilité du présent. Alice passait pour une merveille, et sa réputation de beauté s'étendait à un quart de lieue de chez elle. Cette fille des champs ne lisait pas les journaux, mais savait les nouvelles. Elle comprit tout de suite qu'entre un roi et un châtelain il y avait autant de différence qu'entre Dieu et un de ses saints. J'ai dit qu'elle avait de l'esprit.

En conséquence, elle se rendit au camp de Henri IV, fut admise en présence du roi, et après l'avoir renseigné sur les mouvements de l'armée espagnole, elle lui tint ce petit discours.

« Sire roi, vous ne prenez pas le château parce que vous l'attaquez de face et que ses défenseurs vous voient venir de loin, ce qui leur donne le temps de vous tuer du monde dans le trajet et de se préparer à vous recevoir. Je vais vous conduire par un chemin de la forêt qui tombe sous les murs du donjon : le reste est affaire à vous. » Le roi enchanté lui répondit : « Après le combat, de fille que tu es, nous te ferons dame. » Le mot est authentique.

Le donjon fut pris, le seigneur fut tué, et le lendemain, dans les plaines de

Fontaine-Française, le roi Henri chassa les Espagnols, comme le vent chasse la poussière. Puis n'ayant plus d'ennemi à vaincre et scrupuleusement fidèle à la parole donnée, d'une jeune fille il fit une dame. Le Béarnais ne s'en tint pas là. Il fit don à Alice des terres confisquées et du château conquis pour en jouir, elle et sa descendance, en toute propriété. Alice et ses descendants ne sont plus, le donjon est en ruines, mais le souvenir éternise ce qui ne dure qu'un temps, et la pauvre ferme qui m'accueillait, seul vestige d'un passé disparu, s'appelle encore aujourd'hui la Ferme de dame Alice.

CAQUETAGES.

Nos monseigneurs ne dédaignent pas, à l'occasion, le petit mot pour rire. Un de nos archevêques (l'histoire est récente), venait saintement, mais vertement, de houspiller certains grands personnages devant lesquels, alors qu'il n'était encore qu'évêque, il s'était plus d'une fois humblement incliné.

— Monseigneur, dit quelqu'un à ce prélat oublieux, vous vous êtes montré bien sévère pour d'illustres dignitaires qui autrefois avaient toutes votre sympathies. Songez, monseigneur, que vous avez pris pour devise : *Caritas omnibus*.

— Omnibus, soit, répondit l'archevêque en riant, mais le *mien* est complet.

Un... marchand pénètre dans l'atelier d'un peintre et lui propose d'acheter une tapisserie ancienne. Le peintre refuse. Le négociant insiste. Le peintre se fâche. Le négociant offre de nouveau sa marchandise. A bout de patience, l'artiste s'écrie :

« Je n'en veux pas, de votre saleté ; d'ailleurs, elle pue comme un rat mort. »

— Oh ! monsieur fait erreur. Ze n'est

bas la dapissierie qui bue gomme un rat mort... z'est moi...

Toujours les avares.

Celui-ci, du moins, y met des formes.

Un pauvre ouvrier sans travail depuis longtemps s'approche timidement d'un passant :

— Monsieur, lui murmure-t-il à l'oreille, daigneriez-vous me rendre un grand service ?

— Peut-être ; mais seriez-vous homme à commencer par m'en rendre un ?

— Oh ! monsieur, avec beaucoup de plaisir, répond le pauvre diable alléché par l'odeur d'un gain légitime.

— Eh bien ! ne me demandez pas d'argent.

— Et l'avare passe de l'autre côté de la rue.

On demandait à P..., le chroniqueur à la rose :

— Avez-vous fait des vers !

— Oui ! ma foi... à l'époque de mon mariage, pour la fête de ma belle-mère, et, de temps à autre, un quatrain d'album ; seulement...

— Seulement ?

— Il faut que je compte les syllabes sur mes doigts et je n'ose pas quand j'improvise dans le monde...

— Alors ?

— Alors, je compte avec les doigts de pieds !

Une vieille mégère et sa fille.

La fille. — Oh ! ma mère, je crois bien que je suis... mère.

La mère. — Propre à rien, va !

Politique en chambre, entre jeune femme et jeune mari.

La femme. — Deux chambres, mon ami, une pour la gauche et l'autre pour la droite, et nos députés feront bon ménage.

Le mari (mélancolique). — Mignonne, tu oublies que deux chambres sont contraires à la constitution.

Conscrits et brigadier sont arrêtés devant un fumier :

Le brigadier. — Qu'attendez-vous pour charger cette civière ?

Le conscrit. — Brigadier, c'est que je... n'ai pas de pelle... d'autant plus que le crottin est tout frais et que...

Le brigadier (étalant deux mains larges comme des épaules de mouton). — Et ça, donc ! c'est-il pour effeuiller des marguerites ou pour pincer de la mandoline que la nature vous en a gratifié ? espèce de puant que vous êtes !

Une jeune femme, venant pour la première fois aux bains de mer et novice aux usages des plages, se récria vivement quand on lui parla du baigneur :

— Je ne pourrai jamais, disait-elle, m'abandonner ainsi entre les bras d'un homme...

Et naïvement. — Que je ne connais pas !... ajouta-t-elle.

— Bah ! répondit une aguerrie, un baigneur ce n'est pas un homme, c'est un triton !

L'historiette a sa contre-partie :

Un monsieur sentimental félicitait un baigneur sur les douceurs de son emploi :

— Que vous êtes heureux ! disait-il tendrement, vous portez dans vos bras, les plus jolies femmes, vous les soutenez sur l'eau, vous sentez...

— Hé, laissez donc ! interrompit brutalement le baigneur, vos Parisiennes, je les connais trop ; c'est pas des femmes, c'est des poupées... à Jeanneton.

Peu de jours avant l'haricofourrée du lycée Louis-le-Grand, un de nos amis

avait reçu de son fils une lettre pleine de récriminations et qui se terminait par ces mots :

— Papa, si tu me laisses encore un mois ici, avant quinze jours je serai mort de laim.

Sur le palier, devant la porte du cinquième, entrebâillée.

— Monsieur Jules Durand ?

— C'est moi, monsieur.

— Je suis le tailleur qui vous a fait un habillement complet en 1862.

— Ah !... connaissez-vous des anatomistes ?

— Non, je viens pour...

— Les anatomistes affirment que l'homme change de peau tous les sept ans.

— Ah !

— Eh bien, votre note date de 1862, il y a sept ans : je ne suis plus le même homme, je ne vous dois rien.

Bébé a cinq ans. L'heure a sonné pour elle de se mettre au lit, et, à genoux, Bébé fait sa prière qu'elle termine ainsi :

— Petit bon Dieu, garde papa, maman et mon frère, et donne la santé à grand'maman.

Puis elle se dirige vers son lit. Tout à coup elle dit à la mère :

— Attends ! j'ai oublié quelque chose.

Elle se remet à genoux et ajoute :

— Tu sais, petit bon Dieu, bonne-maman reste à Charonne ?

Et comme la mère rosait la petite peau blanche de Bébé sous ses caresses :

— Tu comprends, pour la guérir, il faut qu'il sache où elle demeure.

GENIN, gérant.

Lyon, imp. du Solut Public. — Boulevard Impérial, 33.